

Partant pour la frontière

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 45

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210787>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Sommaire du N° du 7 novembre 1914 : Urbain Olivier mobilisé (Urbain Olivier). — Partant pour la frontière. — « Le petit bas de laine. » — C'est la faute aux troglodytes ! (M.-F. T.) (A suivre). — Vê lo dzùlzo (Marc à Louis). — Il y a 67 ans (A suivre). — La pendule.

URBAIN OLIVIER MOBILISÉ

La mobilisation de notre armée, qui dure depuis plus de trois mois, et qui prendra fin Dieu sait quand, donne un regain d'actualité aux récits militaires d'autrefois. Le *Conteur* en a déjà publié quelques-uns, à la lecture desquels on a paru prendre plaisir. En voici encore un ; il est d'Urbain Olivier, le romancier populaire. Nous le faisons précéder de quelques notes rappelant les événements auxquels il a trait.

En 1831, le canton de Bâle devint le théâtre d'une discorde civile. La pluralité des communes avaient adressé au gouvernement des pétitions pour la restitution de droits que la ville leur avait autrefois garantis ; à cet effet, elles demandaient la convocation d'une assemblée constituante nommée par le peuple. Il ne fut tenu aucun compte de ces requêtes. Alors les campagnes s'insurgèrent, plantèrent des arbres de liberté dans les villages et établirent un gouvernement provisoire à Liestal. Le gouvernement mâta une première fois cette révolution, et se montra envers les coupables d'une dureté que blâmèrent même les autres confédérés. Poussée à bout, la campagne se révolta de nouveau. Une sanglante rencontre eut lieu à Liestal, en août 1831. La Diète, pour rétablir la paix, fit occuper le canton par les troupes fédérales. Le calme semblait revenu et l'armée de la Confédération presque tout entière s'était retirée dans ses foyers, quand, le 6 avril, à Gelterkinden, se produisit une attaque soudaine des soldats de la ville, au cours de laquelle nombre d'entre eux trouvèrent la mort. Nouvelle intervention armée de la Diète. Bâle repoussa les offres de médiation de celle-ci. A la fin, la suprême autorité fédérale, réunie à Lucerne, reconnaissant l'inflexible opiniâtreté de la bourgeoisie bâloise, prononça la séparation du canton en deux demi-cantons, Bâle-Ville et Bâle-Campagne. Ce dernier, composé de 52 communes, fut reçu avec sa constitution particulière, dans l'alliance de la Confédération et mis au bénéfice de la garantie fédérale.

Parmi les troupes levées par la Diète se trouvait un bataillon vaudois. C'est à ce dernier qu'appartenait Urbain Olivier :

L'état-major du bataillon et les six compagnies se réunirent à Lausanne. Le lendemain l'inspection de la troupe fut faite sur la place de Montbenon. Cette opération prit beaucoup de temps, car à cette époque déjà reculée, l'organisation militaire de notre pays n'avait point cette unité rigoureuse qu'elle a acquise dès lors. Les compagnies comptaient de nombreux surnuméraires, qu'il fallait renvoyer chez eux, et souvent il était difficile de décider entre plusieurs, pour ne commettre aucune injustice. Certes, ce n'est pas peu de chose pour un père de famille pauvre de quitter son foyer dans une saison active, laissant femme et enfants sans gagne-pain. Lorsque chaque compagnie eut subi son épuration, on lui donna un repos d'une heure. Les soldats en profitèrent pour se répandre dans la ville et se restaurer avant de partir. Le

bataillon attendit encore plusieurs heures avant de se mettre en route. Enfin l'ordre de départ étant donné, il défile dans les rues de Lausanne au bruit de tous ses tambours et bientôt il laisse derrière lui le chef-lieu du canton de Vaud pour gravir la montée du Chalet-à-Gobet. Le soir, les excellents bourgeois de Moudon étaient occupés à recevoir dignement leurs hôtes et les cabarets se remplissaient de militaires, tous gais comme des pinsons, quoique bon nombre d'entre eux fussent excessivement fatigués d'une première journée commencée peut-être à trois heures du matin.

En route, le bataillon observe un ordre convenable. L'avant-garde à quelque distance, ouvre la marche. Une compagnie de chasseurs en tête est légèrement détachée, puis le gros du bataillon suit avec l'état-major. A la queue, une petite arrière-garde ramasse les traîneurs, s'il y en a. Tous les soldats marchent à la file, sur deux rangs, l'un à droite, l'autre à gauche de la route. Les officiers sont au milieu vis-à-vis de leurs places respectives. De temps en temps, les trompettes de chasseurs abrègent les distances par quelque fanfare. La musique du bataillon reprend après eux, puis les tambours font retentir leurs caisses aux approches des villes qu'on doit traverser ou dans les divers lieux de halte. Une chanson commence en tête du bataillon. De compagnie en compagnie, le refrain est répété jusqu'au dernier peloton. Il en est de même d'un bon mot, s'il n'est ni méchant ni malhonnête, car dans ce dernier cas, celui qui l'aurait mis en avant le garderait pour son compte : personne ne lui en saurait gré.

Le commandement de halte est donné : chaque soldat met l'arme au pied, un tambour bat à l'ordre. Il s'agit de la dislocation du bataillon. Une compagnie ira prendre son logement dans tel village éloigné ; une autre reste avec l'état-major et les grenadiers. Demain, réunion du bataillon dans tel endroit et à telle heure. Les lieux d'étape sont en vue ; on allonge le pas, afin d'arriver un peu plus tôt. Le fourrier distribue les billets de logement et chacun se rend chez son hôte de la nuit prochaine, certain d'y trouver bon accueil, bon souper et longue causerie au foyer. Le lendemain le sac paraît moins lourd, les pieds commencent à se durcir ; la tête s'habitue à la coiffure militaire. Si le temps est beau, c'est une fête pour tous ; s'il fait vilain temps, on met la capote grise ; elle aura le temps de sécher, la nuit, chez le bourgeois, et nul ne se permettra d'être enrhumé s'il y peut quelque chose. En campagne la toux n'est pas de bonne mise, on s'en passe fort bien ; si malgré cela elle arrive, on la coupe au passage par quelques verres de grog brûlant.

Ainsi voyageaient nos bataillons de milice, il y a quelques trente ans. Vieux souvenirs de jeunesse, vous êtes aussi une étape de la vie. Heureux qui se souvient d'y avoir trouvé autre chose que le bruit du camp ou les tentations de cet âge !

Avenches, Morat, Aarberg et Büren, Balsthal où nous aiguîsâmes nos sabres, forêts où nous

trouvâmes un homme assassiné au milieu du chemin ; longue montée de Langenbrück... Waldenbourg, adieu ! Deux fois, à vingt ans, je traversai vos campagnes, le sac sur le dos et le mousquet au bras. De Genève à Bâle, sept journées de marches fatigantes, mais pleines aussi de poésie, pour ceux qui savaient la garder avec eux. Aujourd'hui sept heures sont suffisantes pour transporter un millier de soldats d'une de ces villes à l'autre, sans fatigue et à peu de frais. Pourrait-on dire après cela, qu'il n'y ait rien de changé sous le soleil !

Urbain OLIVIER.

Partant pour la frontière.

C'était le jour de la mobilisation de l'élite. Un jeune carabinier fait ses adieux à sa mère. La bonne femme ne peut retenir ses larmes. Une de ses voisines la console du mieux qu'elle peut :

— Voyons, voyons, lui dit-elle, faites-vous une raison. Avez-vous tant pleuré avant-hier, quand votre mari est parti avec le landsturm ?

— Mais vous comprenez bien, Madame, mon fils c'est le sang de mon sang, la chair de ma chair, tandis que mon mari c'est comme qui dirait... un parent par alliance.

*

Un landsturmien, tout gaillard sous l'uniforme, allait rejoindre son bataillon. Sur le pas de porte, sa femme, la mine pointue, le regardait s'éloigner.

— Dis-moi au moins adieu ! lui crie-t-elle.

Alors, lui songeant à l'humeur querelleuse de sa légitime :

— Adieu, adieu, je vais à la guerre pour avoir la paix !

« LE PETIT BAS DE LAINE »

La solidarité, le dévouement sont mobilisés. Ils sont sur les rangs. Leur tâche est grande. Elle n'est pas toujours aisée. Mais il semble que l'initiative, l'ingéniosité, le courage croissent en raison des difficultés à vaincre. Chacun apporte son tribut à l'œuvre commune ; chacun s'évertue à multiplier ses moyens de collaboration. C'est une édifiante réplique à l'œuvre de désolation qui s'accomplit sur les champs de bataille.

Parmi tous ceux auxquels doit aller une part de notre sollicitude, n'oublions pas les petits, les « gosses ». Ils ne connaissent la guerre que de nom ; ils en ignorent toutes les horreurs, toutes les larmes. Ah ! gardons-leur pieusement cette douce ignorance ; veillons que la misère, la faim, la maladie ne viennent trop tôt leur dévoiler l'envers de cette vie, que leurs yeux innocents voient encore toute de soleil, de joie et d'amour, cet amour inépuisable des mères. Toujours aimants, toujours souriants, cachons-leur bien nos soucis et nos peines. Tandis que nous en avons, dans une certaine mesure, le